

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

PAUL MEURIOT

La démographie d'une petite ville au XIXe siècle

Journal de la société statistique de Paris, tome 42 (1901), p. 407-412

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1901__42__407_0

© Société de statistique de Paris, 1901, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III

LA DEMOGRAPHIE D'UNE PETITE VILLE AU XIX^e SIÈCLE

C'est une vérité élémentaire que les phénomènes démographiques apparaissent d'autant plus nettement qu'on les étudie sur de petites unités de population. Nous avons eu l'occasion d'en faire une fois de plus l'expérience en étudiant le mouvement de l'état civil d'une petite ville de l'Aube, Bar-sur-Aube, pour la majeure partie du XIX^e siècle, de 1821 à 1900. Nous avons affaire à une ville de population stationnaire, comme il y en a tant en province. Sa population, dans l'espace de cent ans, a à peine augmenté de 500 âmes : de 4 000 habitants en 1801, elle passe à 4 497 en 1901 : elle avait atteint 4 809 en 1861. Depuis, elle s'est tenue aux environs de

4 400 habitants. Il n'est donc pas sans intérêt de voir ce qu'est le mouvement de l'état civil dans une petite ville de ce genre et jusqu'à quel point il répond à l'état général du pays.

I. — NATALITÉ.

Dans l'espace de 80 ans, de 1821 à 1900, l'ensemble des naissances a été pour la ville de 8 250, ce qui donne une moyenne décadaire de 1 031 et une moyenne annuelle de 103,12 naissances. Avant 1861, les quatre périodes décennales dépassent la moyenne ; les quatre autres périodes qui suivent cette date sont au-dessous de cette même moyenne. Pour les quatre premières périodes, les résultats sont les suivants :

Période 1821-1830.	1 220 naissances.
— 1831-1840.	1 132 —
— 1841-1850.	1 066 —
— 1851-1860.	1 140 —

C'est donc dans la première période que nous trouvons le total le plus élevé, total qui n'a jamais été retrouvé depuis. Dans cette période, le chiffre des naissances ne s'abaisse pas une seule fois au niveau moyen annuel de l'ensemble, soit 103,12.

La moyenne annuelle des naissances, soit 122, donne un taux de 32,9 par 1 000 habitants (la population recensée en 1821 était de 3 662), cette moyenne était alors de 30,8 pour la France.

Dans la deuxième décade, le chiffre de la natalité s'abaisse à une moyenne annuelle de 113,2. L'année 1835 donne bien un maximum égal à celui de la décade précédente (130 pour 131 en 1821 et 1827). Mais il y a des chiffres minimes très faibles et la natalité descend même au-dessous de 100 (96) en 1839, taux que malheureusement nous retrouverons à l'état normal dans les périodes plus contemporaines.

De 1841 à 1850, il y a fléchissement encore dans la natalité : la moyenne annuelle est de 106,6, taux bien rapproché de notre moyenne annuelle de l'ensemble (103,12). Cela donne un taux de 27,1 naissances par 1 000 habitants. Ce qui frappe dans l'examen de cette décade, c'est que le maximum de natalité baisse sensiblement ; il descend à 118 dans les années 1842 et 1845, qui donnent la plus forte natalité de cette période.

Au contraire, dans la décade suivante 1851-1860, le taux de natalité s'élève et cela malgré le trouble apporté dans le mouvement de la population par la mortalité très grande de l'année 1854, due à l'épidémie cholérique. Mais il faut dire aussi que, durant cette période, un élément nouveau s'ajoute à la population, grâce aux travaux de construction des chemins de fer de l'Est. La moyenne de la natalité dans cette période s'élève à 114 par an : c'est le chiffre le plus fort que nous rencontrons après la décade 1821-1830. A deux dates cependant, la natalité s'abaisse très sensiblement, jusqu'à 95 en 1852, 1854 et 1858 ; mais aussi en 1856, à la fin de la guerre de Crimée, le maximum est de 137, chiffre qui n'a jamais été atteint.

Avec cette période 1851-1860 se terminent les décades dont le taux de natalité dépasse notre moyenne d'ensemble (1 031 naissances). Les quatre périodes qui suivent ont un total de naissances inférieur, soit :

Période 1861-1870.	1 005 naissances.
— 1871-1880.	832 —
— 1881-1890.	931 —
— 1891-1900.	820 —

De 1861 à 1870, le taux moyen annuel s'abaisse à 100,5. Le maximum de natalité est donné par l'année 1863 avec 110 naissances, ce qui nous met loin du maximum des précédentes périodes. De plus, à partir de 1867, la natalité baisse brusquement : dans cette année, mauvaise du reste pour la viticulture, les naissances tombent à 86, le chiffre le plus faible que nous ayons rencontré jusqu'ici ; mais ce taux ne se relève que d'une façon très insuffisante dans les années 1868-1869, avec 93 et 94 naissances : ce que donnera l'année 1870 (92), malgré les événements politiques. La moyenne de ces quatre années 1867-1870 n'est que de 91,8 naissances, soit de 12 unités, déjà inférieure à la moyenne annuelle globale (103,12).

Avec la décade 1871-1880, l'abaissement de la natalité est plus sensible encore : la moyenne annuelle tombe à 93,2, de très peu supérieure à celle des dernières années de la période précédente. Sans doute, il faut tenir compte des suites de la guerre, et il n'y a rien de surprenant à ce qu'en 1871 le taux de natalité s'abaisse à 82. Mais en 1874, le chiffre des naissances n'est que de 72, minimum de toute la période que nous considérons (1821-1900).

De 1881 à 1890, la moyenne annuelle des naissances demeure la même, en somme, que dans la décade précédente : 93,1 pour 93,2 de 1871 à 1880. Mais cette stabilité même est un recul relatif, car la démographie n'a pu être influencée par des événements extraordinaires comme ceux de la période précédente. Le taux minimum est de 78 en 1884 ; le taux supérieur, de 105 en 1887, et le chiffre de 100 naissances n'est, comme dans la décade précédente, dépassé que deux fois, en 1881 et 1887.

De 1891 à 1900, ce chiffre n'est même pas atteint une seule fois : c'est dire quelle dépression subit le taux de natalité. La moyenne annuelle de la décade tombe à 82, soit plus de 11 unités au-dessous de la moyenne de 1881 à 1890, et plus de 21 au-dessous de la moyenne de l'ensemble 1821-1900. Le minimum est donné par les trois années consécutives 1894, 1895 et 1896, avec 73 naissances : le maximum est de 98 seulement en 1897.

Ainsi, exception faite de la décade 1851-1860 (et peut-être cette exception s'explique-t-elle pour la raison que nous avons dite : élément de population amené par la construction de la voie ferrée), le taux de natalité n'a fait que diminuer de 1821 à nos jours. Partis d'une moyenne annuelle de 122 naissances (1821-1830), nous arrivons à une moyenne annuelle de 82 (1891-1900) : soit une moyenne de 40 naissances de moins par an ou 32,82 p. 100. En 1821, le taux de natalité était 32,9 par 1 000 habitants ; en 1861, ce taux n'est plus que de 22,7 et il tombe, de 1891 à 1900, à 18,2 par 1 000 habitants.

II. — MORTALITÉ.

De 1821 à 1900, les décès atteignent *in globo* le total de 8 667, ce qui donne une moyenne décadaire de 1 083 et une moyenne annuelle de l'ensemble de 108,35 décès. Quatre périodes décennales sont au-dessous de la moyenne, les trois premières et la dernière, comme l'indique le tableau suivant :

Période 1821-1830.	970 décès.
— 1831-1840.	1 072 —
— 1841-1850.	1 039 —
— 1851-1860.	1 197 —
— 1861-1870.	1 084 —
— 1871-1880.	1 152 —

Période	1881-1890.	1 092	décès
—	1891-1900.	1 061	—

Dans la première décade, le chiffre des décès est, comme on voit, fort au-dessous de la moyenne décadaire (de 113 unités). Le maximum est donné par l'année 1828 avec 127 décès et le minimum par l'année 1821 avec 65 seulement. Ce maximum de mortalité est encore dépassé par celui de la natalité (131 en 1821 et 1827). Cela fait une moyenne de 262 décès par 1 000 habitants. A la même époque, la moyenne de la France était de 24,8 par 1 000 habitants.

De 1831 à 1840, l'ensemble des décès s'élève de plus de cent (1 072 au lieu de 970 dans la décade précédente). Le taux le plus élevé est, il est vrai, de 126 en 1838 ; mais il ne s'abaisse pas au-dessous de 88, chiffre minimum en 1836. Dans la période suivante, la mortalité ne descend pas une fois aussi bas (le minimum est de 92 en 1847), mais elle est plus faible sur l'ensemble avec une moyenne annuelle de 103,9 décès.

C'est un taux de 24,9 décès par 1 000 habitants : il était de 27 par 1 000 dans la période précédente.

De 1851 à 1860, la mortalité atteint son maximum avec 1 197 décès, soit plus de cent de plus que la moyenne décadaire. Mais cette brusque augmentation a une cause, c'est le choléra de 1854, qui élève le chiffre des décès à 213 pour cette seule année, chiffre maximum de toute la période 1821-1900. Pour les autres années, le chiffre de la mortalité demeure assez fort, mais n'excède qu'insensiblement la moyenne annuelle (109,3 au lieu de 108,3).

De 1861 à 1870, la mortalité est encore assez forte, bien que la période débute (1861) par un chiffre faible, 82 ; mais toutes les autres années, la moyenne annuelle est dépassée, bien que le maximum ne soit pas extraordinairement élevé (130 en 1868). C'est un taux de 22,5 décès par 1 000 habitants.

La période 1871-1880 est, comme la décade 1851-1860, influencée par un chiffre anormal, celui de 177 décès en 1871, chiffre le plus fort après celui de 1854. Ce qui s'explique autant par les raisons d'ordre général que l'on sait que par une forte épidémie de variole. Aussi le chiffre moyen annuel est-il de 115,2, tandis que, abstraction faite de l'année 1871, il tomberait à 108,3, soit exactement la moyenne annuelle de l'ensemble.

De 1881 à 1890, la mortalité s'élève encore, mais de peu au-dessus de la moyenne décadaire (1 902 au lieu de 1 083,5) : le chiffre maximum est relativement faible, de 123 en l'année 1890 ; encore coïncide-t-il avec l'épidémie d'influenza.

De 1891-1900, la mortalité s'abaisse à 106,1 par an, soit au-dessous de la moyenne : le maximum est, en l'année 1896, de 125, le minimum en 1893 avec 96 décès. C'est, pour les deux périodes, un taux excessif de 25,5 et 23,4 décès par 1 000 habitants.

Comparant maintenant, décade par décade, les chiffres totaux des naissances et des décès, nous arriverons aux résultats suivants :

PERIODES DECENNALES.	TOTAL DÉCENNAL DES		EXCÉDENT de natalité (+) ou de mortalité (-).
	naissances.	décès.	
1821-1830	1 220	970	+ 250
1831-1840	1 132	1 072	+ 60
1841-1850	1 066	1 039	+ 27
1851-1860	1 140	1 197	— 57
1861-1870	1 005	1 084	— 79
1871-1880	932	1 152	— 220
1881-1890	931	1 092	— 161
1891-1900	820	1 061	— 241
TOTAUX	8 246	8 667	— 421

Ce tableau est la meilleure des démonstrations démographiques. Pour la première période, il y a un excédent sensible de natalité ; cet excédent se restreint beaucoup et brusquement dans les deux décades qui suivent, puis, à partir de 1851, fait place à un excédent de mortalité qui va en s'accroissant et trouve son maximum dans la dernière période 1891-1900.

Ainsi, sans entrer dans le détail du phénomène, la population, qui était de 3 662 en 1821 et se trouve à 4 497 en 1901, a donc dû son augmentation à une cause factice : l'immigration a dû y faire contrepoids au surplus de la mortalité.

III. — NUPTIALITÉ.

C'est un fait prouvé que, si la natalité s'est restreinte en France, la nuptialité n'a pas éprouvé la même décroissance. Ce phénomène est visible dans l'étude que nous faisons en ce moment. En effet, tandis que nous avons constaté les variations les plus grandes dans le chiffre des naissances et que, de la première à la dernière période décennale, sa diminution est de 32,8 p. 100, nous ne constatons rien de pareil dans la nuptialité. Aucune période ne présente un écart considérable, en plus ou en moins, avec la moyenne décadaire qui est de 31,2 mariages. Nous ne parlons pas, bien entendu, de la décade 1861-1870, dont le total est très faible (261), vu la rareté des mariages célébrés en 1870 (13 seulement, tandis que la moyenne annuelle sur l'ensemble est de 31,12).

Dans la première période, la moyenne est de 30,8 ; elle s'abaisse à 38,2 de 1831 à 1840, s'élève à 32,4 de 1841 à 1850 et atteint son maximum avec 38 de 1851 à 1860. Cela est particulièrement sensible dans les années de 1851 à 1852 avec 49 et 44 mariages. La moyenne, très basse (26,1) de 1861 à 1870, se relève de 1871 à 1880 avec 33,4 et l'année 1879 présente le même chiffre de mariages qu'en 1852 (44). La moyenne est encore de 31,5 de 1881 à 1890 et s'abaisse à 28,6 de 1891 à 1900, c'est-à-dire qu'elle est la même que pendant la deuxième décade 1831-1840. A cette époque, la proportion des mariages était de 6,70 par 1 000 habitants ; elle est aujourd'hui de 6,35.

Après ce que nous venons d'exposer, il serait assez intéressant d'examiner le tableau de la population par âge, à deux époques différentes, pour voir les conséquences du mouvement de l'état civil sur la composition de la population. Pour réduire les risques d'erreur, nous bornerons notre comparaison à de larges caté-

gories d'âge et nous prendrons pour terme de comparaison les années 1851 et 1896. Si l'on considère le tableau ci-dessous on verra que pour une population presque identique, soit 4 442 habitants en 1851 et 4 332 (non compris la population comptée à part) en 1896, le nombre des habitants âgés de moins de 20 ans subit une différence sensible. En 1851, et avec 1 607 individus, il représente 36,52 p. 100 de la population totale ; en 1896, avec un total de 1 373 unités, il n'en représente plus que 31,93 p. 100.

Population de la ville de Bar-sur-Aube, par grandes catégories d'âge, en 1851 et en 1896.

CATÉGORIES D'ÂGE.	1851			1896		
	Sexe masculin.	Sexe féminin.	TOTAL.	Sexe masculin.	Sexe féminin.	TOTAL.
Au-dessous de 20 ans . . .	775	832	1 607	651	722	1 373
De 21 à 40 ans	590	708	1 298	564	732	1 296
De 40 à 60 —	478	545	1 023	510	554	1 064
De 61 à 80 —	215	273	488	268	295	563
Au-dessus de 80 ans . . .	13	13	26	16	20	36
TOTAUX	2 071	2 371	4 442	2 009	2 323	4 332¹

1. Ce total ne comprend pas la population comptée à part.

Aussi l'élément jeune de la population perd, de 1851 à 1896, 234 unités ou 14,62 p. 100. La catégorie de 21 à 40 ans demeure exactement la même (1 298 et 1 296 unités en 1851 et en 1896). Mais il y aurait certainement une supériorité pour cette dernière date, sans les nombreuses absences nécessitées par le service militaire pour les jeunes gens, absences moins nombreuses en 1851, où d'assez nombreux individus étaient exemptés par leur numéro ou par le rachat, etc. La catégorie de 41 à 60 ans est un peu plus forte pour 1896 (1 064 contre 1 023 en 1851). Mais il y a surtout, en 1896, un plus fort contingent de personnes de plus de 60 ans (599 au lieu de 514 en 1851).

Il ressort donc de cette comparaison des âges à deux époques différentes une triple constatation : diminution des jeunes gens ou enfants, proportion encore forte de la population adulte, augmentation de la population plus âgée. Cette constatation est, du reste, universelle chez les populations à natalité faible : mais on la saisit mieux sur le fait, comme tous les phénomènes démographiques, en étudiant un groupe restreint de population. C'est ce qui nous a engagé à rédiger cette petite étude que la Société de statistique voudra bien ne pas juger indigne de ses travaux.

Paul MEURIOT.